

PIERRE LOTI

LE FOU D'ISTANBUL

Le fantasque écrivain fit de nombreux séjours dans la capitale turque. Il y était tombé amoureux d'une femme, mais aussi de la culture ottomane. En 1903, Loti décida de fixer sur des plaques de verre cette ville qu'il chérissait tant...

PAR JEAN-CHRISTOPHE SERVANT

Tournant le dos au secteur cosmopolite de Galata, Loti a immortalisé ici Eminönü, l'antique quartier dominé par la mosquée de Soliman le Magnifique. Une scène prise sur le vieux pont de Galata.



LE CIMETIÈRE OÙ IL AIMAIT À SE PROMENER

Planté sur les contreforts de la Corne d'or, le cimetière d'Eyup était l'un des lieux préférés de Loti. Un café portant son nom est d'ailleurs toujours ouvert près de ce carré de tombes qu'il appelait son «bout du monde».



PHOTO: L'ESPRESSO/GETTY IMAGES



UN MOMENT DE DÉTENTE POUR LES MARINS DE SON ÉQUIPAGE

En 1903, Julien Viaud, alias Pierre Loti, revint à Istanbul à bord de la frégate «Le Vautour», dont il était capitaine. Ici, il saisit son équipage se baignant au large du quartier huppé de Theapia, sur la rive européenne du Bosphore.



EN ATTENDANT LE PASSAGE DE LA CHALOUPE

Sur un embarcadère de Hasköy, l'un des plus importants quartiers juifs de la ville, trois hommes attendent d'être convoyés par un passeur vers Eyüp, de l'autre côté de l'estuaire, dans la partie ancienne et populaire d'Istanbul.



UN CARAVANSÉRAIL
SUR LA ROUTE DE LA SOIE

Dans cette cour de caravansérai, Loti retrouvait l'Istanbul « immobile » qu'il aimait, loin de l'occidentalisation transformant la rive ouest. À l'époque, ces relais fortifiés accueillent encore les marchandises venues d'Asie.

DERRIÈRE CHAQUE VOILE,
LE FANTÔME DE SON AMANTÉ

Dans le quartier d'Eyup, des femmes voilées passent devant le mausolée du grand vizir Sadrazam Ferhat Paça. En 1876, Loti tomba éperdument amoureux d'une Stambouliote qui lui inspira son premier roman, « Aziyadé ».



**DES CIGOGNES
S'INVITENT
DANS
LE PAYSAGE**

Des enfants observent des cigognes de passage à Istanbul, avant leur grande migration vers l'Afrique. Une des nombreuses scènes de rue saisies par Loti : en tout, il consacra plus de 200 plaques de verre à la ville.



**IL PRÉFÉRAIT LA
RUE AUX DORURES
DES PALAIS**

Malgré sa réussite sociale (il était entré à l'Académie française en 1891), Loti aimait à fréquenter les petites gens d'Istanbul (ici, des fumeurs de narguile près du Grand Bazar) plutôt que les notables francophones.



UN CITOYEN DU MONDE

Enfermé en 1923 sur l'île d'Oléron, Pierre Loti a laissé une œuvre foisonnante, largement inspirée par les voyages qu'il fit aux quatre coins du globe comme officier de marine : Tahiti, Sénégal, Japon, Tonkin et, bien sûr, Empire ottoman.

Le nouveau siècle n'avait que trois ans lorsque l'écrivain Pierre Loti débarqua à Istanbul. Lui en avait 53. Il était célèbre : le capitaine de frégate, ayant boulingués sur les sept mers du globe, s'était mué en auteur de romans à succès – il en comptait déjà une dizaine à son actif, dont «Pêcheur d'Islande» et «Madame Chrysanthème» –, qui lui avaient ouvert en 1892 les portes de l'Académie française. Pour Julien Viaud (son vrai nom), ce voyage n'était pas une première. Il retrouvait une ville qu'il avait découverte en 1870, et avec laquelle il avait tissé, depuis son deuxième voyage en 1876, une relation privilégiée. Les lieux où l'on n'a connu ni la souffrance ni l'amour ne comptaient pas pour Loti. A Istanbul, il avait éprouvé, en 1876, ces deux sentiments. Dans une maisonnette plantée au cœur du faubourg de Hasköy, il avait vécu une histoire passionnée avec une jeune Stambouliote nommée Hatidje. Il en avait même fait la matière de son tout premier récit, «Aziyadé», publié en 1879. Après, malgré la mort d'Hatidje, décédée à 21 ans, ses séjours à Istanbul s'étaient enchaînés : il y était retourné en 1887, 1890 et 1894. Car Loti ne s'était pas seulement épris d'une femme, mais aussi d'une culture, «celle de l'Islam où, comme protestant devenu athée, mais désespéré de l'être, il a trouvé un semblant de réponse», rappelle son exégète, l'historien Alain Quella-Villéger.

Loti, contrairement aux autres orientalistes de son époque, était moins porté par une vision fantasmée de l'ailleurs qu'animé par une réelle et profonde curiosité pour la capitale de l'Empire ottoman. «Un charme dont je ne me déprendrai jamais m'a été jeté par l'Islam, au temps où j'habitais la rive du Bosphore», écrivait-il dans «Fantôme d'Orient», sorti en 1892.

«UN CHARME DONT JE NE ME DÉPRENDRAI JAMAIS M'A ÉTÉ JETÉ PAR L'ISLAM»

Dès son séjour de 1876, il avait délaissé la rive européenne, la «Pera des infidèles», pour s'installer dans le quartier populaire de «la vieille Turquie immobile». Nonchalance, fatalisme, survivances médiévales, culte de «l'eksi» (du passé) : la manière de vivre qu'il avait trouvée là lui allait à merveille, lui qui abhorrait la modernité, craignait le culte naissant de la vitesse, écrivait pour figer le temps qui passe.

En 1903, l'Empire ottoman jetait ses derniers feux

Quand il débarqua pour la cinquième fois sur les rives du Bosphore, à l'automne 1903, en tant qu'attaché naval de l'ambassade de France, Loti fut accueilli avec les honneurs correspondant à son statut d'écrivain français le plus turcophile. Mais en ce début de XX^e siècle, la cité qui lui avait donné l'énergie de vivre et d'écrire était la porte d'entrée d'un empire vacillant. A l'issue de la guerre russo-turque de 1877-1878, plusieurs territoires des Balkans s'en étaient détachés, et bientôt, la guerre de 1914-1918 allait lui porter un coup fatal. En cette année 1903, la grande Turquie n'était pas encore totalement agonisante, mais Loti pressentait sa fin. Trois ans plus tard, il écrivit dans «Les Désenchantées» : «Istanbul s'écroule, il est fini. Maintenant, il faut une complaisante et continuelle sélection de ce qu'on y regarde, des coins que l'on y frélonne par des milliers de caïques dorés». Les premiers navires à vapeur salissaient «les minarets et le ciel avec certains charbons aux fumées plus épaisses et plus noires que celles des houilles anglaises», rapporta-t-il ultérieurement dans «Suprêmes visions d'Orient».

En 1903, Loti voulait retenir à tout prix l'image de cette ville tant aimée. Mais alors qu'il l'avait dessinée en 1877, il allait cette fois la saisir grâce à un nouveau procédé visuel, auquel il s'était initié neuf ans plus tôt en Palestine : la photographie. Auparavant, racontait-il dans son roman «Le Château de la Belle au bois dormant», c'est sa tante Corinne, «si douce, si jolie avec ses boucles grises», qui lui avait fait découvrir, enfant, cette

invention. C'était encore l'époque des «positifs directs sur verre» où «l'on voyait tout de suite la vraie image apparaître».

Loti était un habile opérateur sachant varier ses prises de vue

A Istanbul, Loti utilisa une petite chambre photographique à main baptisée Détective. Elle représentait une avancée en terme de facilité d'utilisation, et ses petites plaques de verre (6 x 8,5 cm) étaient plus sensibles aux jeux de la lumière. Loti était un habile opérateur, sachant maîtriser son cadre et varier ses prises de vue. «C'était un vrai écrivain photographe», explique le romancier turc Enis Batur, «comme le seraient plus tard Claude Simon ou Denis Roche». Destinées à rejoindre la demeure familiale de Loti, à Rochefort, en Normandie, ces plaques de «Stamboul» révélaient

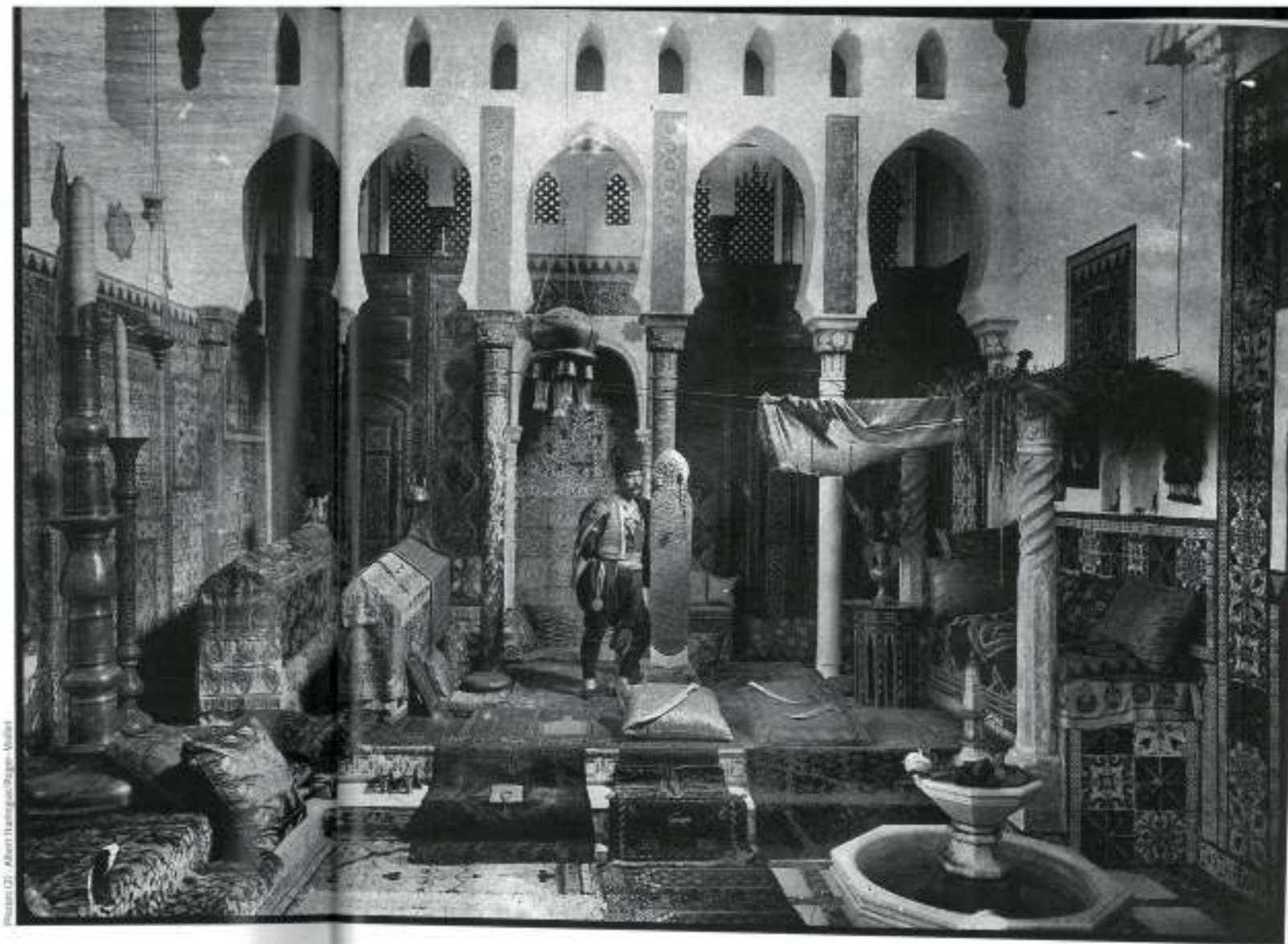
une ville telle qu'aucun photographe ne l'avait jusqu'alors immortalisée. La cité, qui comptait en 1903 près d'un million d'habitants, ne manquait pourtant pas d'opérateurs : Grecs, Arméniens ou Syriens chrétiens avaient ouvert dans la seconde moitié du XIX^e siècle de nombreux studios photographiques, et produit une masse de clichés. «Mais ces œuvres de commande, parfois initiées par le sultan, étaient d'abord destinées à satisfaire la soif d'exotisme des Occidentaux amateurs de pittoresque», poursuit Enis Batur. «Constantinople y était toujours réduite à ses chefs-d'œuvre architecturaux, vidée de ses habitants. Loti, lui, restituait leur intimité, qui s'affichait jusque dans la rue.»

Plus d'un siècle après, les plaques de verre de Loti conservent une réelle valeur ethnologique. Autour des petites mosquées qu'il

affectionnait, Loti avait fixé la vie quotidienne de la métropole : femmes voilées, ablutions, migrants d'Anatolie figés sur des marches, hommes fumant le narguilé... Il s'était attaché particulièrement au quartier périphérique d'Eyup au «fond de la Corne d'or», de l'autre côté des murailles byzantines, là où il avait commencé véritablement sa liaison avec la ville en s'y installant sous le nom d'Arif Effendi en novembre 1876.

Quand il repartit en France, le 30 mars 1905, Loti ne ramena pas seulement une centaine de prises de vues. Il embarqua aussi clandestinement la stèle de la tombe de son amour de jeunesse, Hatidje, dont il avait retrouvé la trace au cimetière de Topkapı. Geste sacrilège et passionné d'un amoureux fou de cette femme et de sa ville.

JEAN-CHRISTOPHE SERVANT



DE LA MER NOIRE À L'ATLANTIQUE

Dans le salon turc de sa demeure de Rochefort, l'écrivain pose aux côtés de la stèle funéraire de son grand amour stambouliote : Hatidje. Devenue un musée, la maison de l'écrivain fermera ses portes pour restauration à partir du 1^{er} octobre 2012.



Dans ce beau livre, d'où sont extraites les photos d'Istanbul, on retrouvera près de la moitié des 1000 clichés que Loti prit avec son appareil, des bords du Gange aux rives de la Corne d'or. «Pierre Loti, photographe», d'Alain Quella-Villéger et Bruno Verrier (éditions Bleu autour), paraîtra en octobre prochain.